

l'équipage était composée de voleurs, de lâches, d'ivrognes.

On a beau dire que ces chauffeurs, puisqu'on met tout sur le dos des chauffeurs, étaient des hommes recrutés à la hâte à Liverpool, vu la grève des chauffeurs ordinaires : c'est une mauvaise excuse, et les malheureux passagers ne peuvent l'accepter.

Ces gens là était les employés de la compagnie, faisaient partie du personnel du navire, et c'est la compagnie qui est responsable de leur conduite.

On a bien parlé du naufrage de la *Bourgogne*, mais on oublie qu'une grande partie des marins du navire français sont morts avec leurs officiers et leur capitaine et que pas un homme de l'équipage du *Scotsman* n'a disparu !

. Eh bien ! la conférence de la paix, de La Haye, porte ses fruits, et ce qu'il y a d'assez typique, c'est que ce Congrès, ayant eu lieu en Hollande, l'Angleterre s'est empressée de provoquer la guerre avec les Boërs, Hollandais d'origine.

Pauvres Boërs ! Leur existence n'a pas toujours été heureuse, comme vous le savez.

Beaucoup d'entre eux sont des descendants de Français huguenots, chassés de leur patrie par l'inepte révocation de l'édit de Nantes, révocation due à l'influence d'une femme, la veuve Scarron, dite de Maintenon, comme l'abandon du Canada a été l'œuvre de la fille Poisson, dite de Pampadour.

Ces pauvres exilés s'étaient réfugiés en Hollande, où ils épousèrent des filles du pays. Plus tard, un grand nombre de leurs enfants accompagnèrent les Hollandais, qui allèrent fonder la colonie du Cap, au Sud de l'Afrique. Mais aussitôt cette nouvelle région devenue prospère, l'Angleterre songea à l'acquiescer, et elle y réussit.

Les Boërs (qui veut dire *habitants, cultivateurs, paysans*), s'enfoncèrent dans les terres et s'établirent plus haut, dans l'Etat d'Orange, où ils furent encore tracassés et finirent par se fixer au-delà de la rivière Vaal.

Ils espéraient y vivre en paix ; ils ne demandaient qu'à être tranquilles, mais cela ne faisait pas l'affaire de l'Angleterre, et voici comment un journal français, *Les Débats*, apprécie la situation :

On se demande comment l'indépendance des Boërs pouvait gêner la puissance impériale, pour qu'un grand pays chrétien comme l'Angleterre fût amené à se ruer contre un petit pays non moins chrétien comme le Transvaal. Il y a des causes multiples à cela, et elles ne sont pas toutes d'un ordre très relevé. Si les mines d'or et de diamant que l'on sait n'avaient pas été découvertes au Transvaal, et mises en exploitation depuis quelques années, la situation serait aujourd'hui tout autre ; elle serait restée ce qu'elle était depuis la convention de 1884, qui reconnaissait l'indépendance intérieure du pays et ne limitait au profit de l'Angleterre que ses droits internationaux ; personne n'aurait eu l'idée de se mêler de ses affaires, parce que personne n'y aurait eu intérêt. Mais le Transvaal, qui se croyait et que l'on croyait pauvre, s'est tout d'un coup découvert des trésors qui ont violemment excité la cupidité de ses voisins. Pour son malheur, le génie même de la spéculation s'est trouvé incarné à sa porte dans la personne de M. Cecil Rhodes, l'âme de la Compagnie à Charte ! Elle languit, la Compagnie, malgré sa Charte ! Ses affaires ne sont pas aussi prospères qu'elle l'avait espéré. Mais peut-être le deviendraient-elles le jour où elle pourrait mettre la main sur les ruines du Transvaal. Il y a eu là une de ces tentations qui, pour certaines âpretés, sont irrésistibles, et il est permis de croire, sans pousser les choses à l'exagération, que l'impatience et les exigences de la Compagnie ont influé sur la politique de la Grande-Bretagne.

Mais d'autres causes encore ont produit le mouvement dont nous sommes aujourd'hui les témoins attristés, causes toutes politiques, celles-là. De plus en plus, les passions impérialistes agissent, pour le dénaturer, sur le vieux caractère de la colonisation anglaise, ce caractère que nous avons tant admiré. Les colonies britanniques se développent librement dans une autonomie qui est poussée aussi loin que possible, — trop loin, commence-t-on à trouver quelquefois. M. Chamberlain et M. Cecil Rhodes le trouvent incontestablement, en ce qui touche au moins la colonie du Cap. Cette colonie se permet de proclamer tout haut sa solidarité morale avec le Transvaal, auquel

elle se sent unie par les liens du sang. Est-ce tolérable ? A côté du Cap et de Natal, l'Etat libre d'Orange se tourne également, et pour les mêmes motifs, vers le Transvaal, sentant bien que l'indépendance de celui-ci importe singulièrement à la sienne, et que, suivant les vraisemblances, elles périront toutes deux en même temps. Il se trouve donc que, par la force même des choses, tous les intérêts alarmés dans l'Afrique australe, toutes les craintes d'un avenir moins heureux et moins libre, tous les mécontents d'un présent déjà assombri, créent autour du Transvaal une atmosphère de sympathies, où les Anglais croient découvrir pour eux le germe d'un sentiment contraire.

Mais à qui la faute, si ce n'est à eux ? Il suffisait de quelques ménagements, peut-être de pure forme, à l'égard du Transvaal, pour échapper à ce danger, si c'en est un, et, en tous cas, à ce désagrément. Une main plus légère et plus souple que celle de M. Chamberlain aurait évité de faire des blessures inutiles, ou se serait empressée de les panser. M. Chamberlain a eu très volontairement le geste dur et cassant. Aujourd'hui le mal est fait, et le même M. Chamberlain le dénonce à ses compatriotes, en assurant qu'on ne peut y pourvoir que par le fer et le feu. Si la guerre éclate, ce sera sa guerre ; il en portera la responsabilité devant l'histoire, et cette responsabilité pourra être plus lourde qu'on ne l'imagine. La victoire sera suivie en effet, d'une révolution inévitable dans les mœurs politiques de l'Angleterre, et nous craignons que cette révolution ne soit pas un bien ni pour personne, ni pour elle.

On ne peut qu'attendre avec anxiété la réponse de M. Kruger, et sans doute on ne l'attendra pas longtemps : l'Angleterre ne supporterait plus un retard, même de quelques jours. C'est le cercle de Popilius qu'elle a tracé autour de M. Kruger ; celui-ci ne peut en sortir que par la soumission pure et simple ou par la guerre.

Ces prévisions étaient juste, puisque la guerre est déclarée.

L'Empire Britannique, dont les sujets s'élèvent à près de trois cent millions, va donc se battre avec la république du Transvaal, qui compte tout au plus quarante mille hommes, de seize à soixante ans.

. Mais voici que la puissante Albion demande au Canada d'envoyer des Canadiens en Afrique pour prendre part à l'affaire.

On comprend facilement qu'il vaut mieux faire tuer des coloniaux que des soldats du Royaume-Uni, mais je me figure difficilement les fils de Jean-Baptiste allant se battre contre de braves gens qui n'ont rien fait et ne veulent rien faire au Canada, et qui ne demandent qu'une chose : c'est qu'on les laisse tranquilles.

Jean-Baptiste, ne t'emballe pas, ces Boërs ne sont ni des nègres, ni des peaux rouges, ce sont de bons "habitants," dont plus d'un, gardant son nom d'origine française, s'appelle Duplessis, Leblanc, Mercier, Normand, etc., etc., des gens dont les pères habitaient la Saintonge, la Normandie, l'Auvergne, le pays Basque, tout comme les ancêtres des bons Canadiens.

Jean-Baptiste, défie-tci et ne va pas tirer les marrons du feu pour John Bull.

Si, cependant, tu te décidais à aller volontairement te faire tuer là-bas, tu pourras passer pour un héros, mais peut-être aussi pour un... imbécile.

Quant aux Canadiens, qui sont soldats, "pour de vrai," ceux-là doivent partir si on leur en donne l'ordre.

Ils ne feront que leur devoir en obéissant.

John Bull

QUELQUES NOTES

A une jeune fille.

Les choses sentimentales et si pleines de mélancolie que vous me disiez au souvenir d'Atala malheureuse, de cette pauvre Graziella et de l'infortuné Werther, m'ont rempli d'émotion en me découvrant la bonté de votre âme et la tendresse de votre cœur. Mais, le croiriez-vous, j'ai presque éprouvé du regret de vous

avoir fait lire ces livres enivrants. Car, le cœur d'une jeune fille est déjà si vibrant, qu'il vaut mieux ne le pas mettre en contact avec certains courants qui lui donnent des chocs trop durs et font soulever, bien souvent avec trop de force, les vagues si paisibles et si flexibles surtout, qui dorment en lui. Oui, Werther, Atala et Graziella font battre les cœurs avec rage parfois, pour ne pas dire avec désespérance !

Un autre, dans cette catégorie, est Musset, dont vous me parliez avec enthousiasme. On a dit à tous les échos le génie de Musset ; on l'a proclamé, avec raison, le premier poète de l'amour ; on l'a adoré en quelque sorte, et il est encore l'idole d'une foule infinie. Et cependant, je ne crains pas de dire : "Malheur à qui lit Musset !"

Dans des vers d'une beauté vraiment majestueuse, il vous entraîne la meilleure âme de jeune homme ou de jeune fille ; il l'enlève, la fait esclave, chante pour elle, la remplit d'ivresse, la fascine, je dirais la magnétise ; et alors lui distille son absinthe goutte à goutte, ou à flots lourds et pressés.

Musset, ma chère amie, Musset et bien d'autres dans ce genre, c'est la sirène dont parlent les anciens.

On dit que des rochers où elles établissaient leurs demeures, les sirènes, mariant leurs refrains aux harmonies des flots, attireraient irrésistiblement les voyageurs. Ils venaient—les infortunés !—leurs vaisseaux faisaient naufrage ; et c'était la mort implacable et sans merci. Alors, elles, les sirènes astucieuses, chantaient pour d'autres voyageurs.

Je lisais que le chasseur de lions, pour captiver ses ennemis, creusait une fosse immense, la recouvrait de branches, de feuillée, de fleurs, et mettait un appât au milieu. Les lions, trompés, sautaient sur la proie, les branches traîtresses pliaient : ils étaient pris.—Ce chasseur, c'est Musset ; ces fleurs, ce sont ses vers ; cet appât, c'est sa pensée. Et les lions—pauvres victimes—ce sont les lecteurs et les jeunes lectrices dont l'âme est pareille à un miroir, à l'onde : le moindre souffle suffit pour la ternir.

Musset, encore, c'est la rose derrière laquelle se cache l'épine qui pique le doigt. Musset, c'est le baiser qui délecte, qui vous électrise, vous passionne, vous pâme, et, finalement, vous donne mal aux lèvres.

.

Ces quelques notes n'auront pas l'assentiment de tous, sans doute. N'importe ! J'ai dit la vérité qui exonère de tout blâme et lance toute critique dans le lointain de l'indifférence.

Je ne nie par le génie d'Alfred de Musset. A Dieu ne plaise ! Il faudrait renoncer à sa raison pour faire une pareille tentative ; car, du génie, il en a et combien, grand Dieu !

Pour moi, je ne sais trop lequel ou de Victor Hugo, ou de Lamartine, ou de Musset doit occuper la première place dans la poésie. Il me semble que c'est une trinité, que chacun est le premier dans son genre ; et, néanmoins, parlant de Musset, je redis aux âmes blanches :

Prenez garde.

Antonio Pelle tieri

L'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme.—Mme DE STAEL.

Microbes à part, la mode explique plus d'une épidémie : il y a des maladies bien portées.—G.-M. VALTOUR.

Une poignée de Parisiens font assez de tapage pour qu'on les croie, sur parole, Tout Paris.—JULES CLARETTE.

Fermez votre cœur à l'orgueil, à la sensualité, à toutes les passions, comme on ferme les portes et les fenêtres quand on veut que personne ne puisse entrer.—V. CURÉ D'ARS.